

Bulletin météorologique.

Washington, 21 octobre — Indications pour la Louisiane—Temps beau ; hausse de la température ; vents frais du nord devenant variables.

Madam : Gyp jugée par un Anglais.

The English Mail publie sur Mme Gyp, comtesse de Martel, un article dont nous reproduisons les passages suivants : " Comme Gyp, la protectrice des " sabreurs " de l'armée française est devenue une autorité, je crois, dit le signataire de l'article, que quelques renseignements sur elle, intéresseront mes lecteurs."

L'ABELLE DE DEMAIN.

SOMMAIRE.

Un Poète, suite, J. Gentil. La femme aux yeux fixes. Les séismographes. Le Socialisme, suite, Yan de Lesca. Les oubliés. Guillaume II, poésie, J. G. La mode. La saur aînée. Un été à la Grand'Île, feuilleton. Mondanités, Ohifon. L'Actualité, etc., etc.

L'état sanitaire de la Havane.

Nous avons sous les yeux le rapport du Dr Brunner, chargé par l'administration de Washington de faire une enquête sur l'état sanitaire de la Havane et sur la moyenne des décès qui ont eu lieu, durant l'année qui touche à sa fin. Qu'on lise ce travail qui nous semble très consciencieux et exempt de exagérations inspirées par l'esprit de parti, et l'on restera effrayé de la situation. Il n'y a peut-être pas, au monde, une ville qui ait à supporter tant de misères et soit exposée à d'aussi nombreuses calamités.

Sans doute, l'administration espagnole a beaucoup à se reprocher ; elle a sur la conscience bien des négligences coupables. Mais le climat entre pour une grande part dans toutes ces calamités. Il y a là un problème très grave à résoudre, et nous concevons que les Américains, instruits de ce qui se passait à Cuba, aient hésité à se charger de l'administration de cette malheureuse île et des terribles responsabilités qui en résultent pour celui, quel qu'il soit, qui y gouverne. Tout autre peuple aurait reculé devant une pareille tâche.

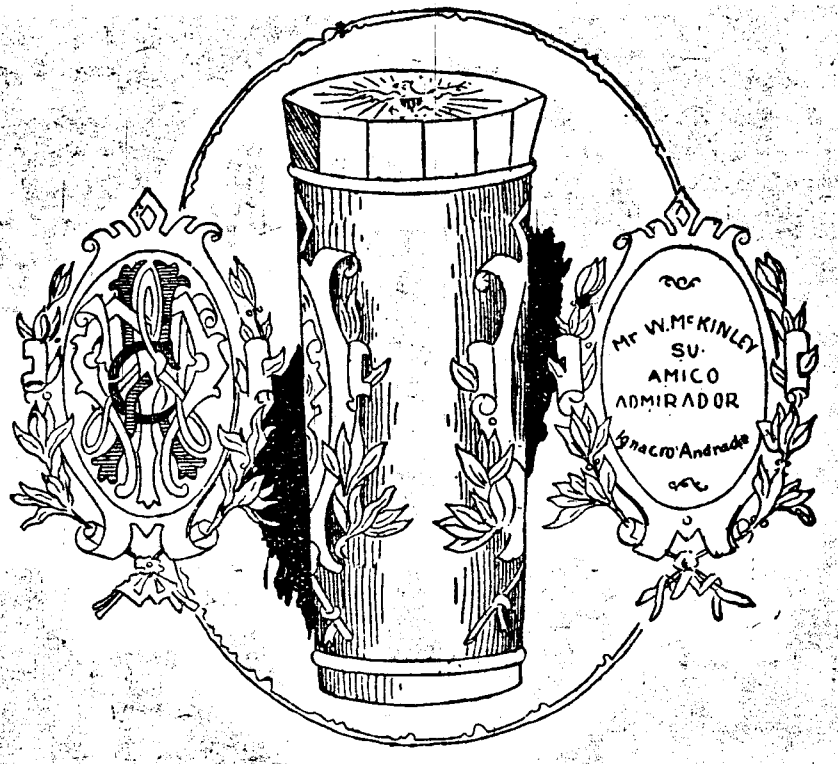
On discute beaucoup, en ce moment, sur la question cubaine, au point de vue politique. On ferait mieux de s'en préoccuper au point de vue de la salubrité. C'est là un problème humanitaire au premier chef ; toutes les nations commerciales du globe sont intéressées à sa solution, quelle qu'elle soit, et nous ne comprenons pas que les économistes, les hommes d'Etat, les philosophes et les philanthropes n'aient pas encore songé à créer une commission nationale, ou internationale, pour l'étudier et le résoudre, s'il est possible.

L'heureuse idée qu'ont eue les Américains d'élever, à Paris, une statue à La Fayette, en témoignage de reconnaissance pour le compagnon de Washington, et de sympathie pour la France, vient de recevoir la pleine approbation du président McKinley, ainsi qu'en témoignent les deux lettres suivantes :

LE TELEPHONE EN AMERIQUE.

D'après une revue de Chicago, le nombre moyen d'appels par abonné au téléphone est, dans cette ville, de 30 ; à San Francisco, où il y a un peu plus de 10,000 téléphones en service, on compte une moyenne de 20 appels par abonné, bien que la population ne dépasse pas 400,000 habitants. A Berlin, où il y a, paraît-il, 30,000 téléphones en service, le nombre moyen d'appels ne dépasse pas sept, deux ou trois le matin et trois ou quatre l'après-midi.

C'est aux Etats-Unis que l'on trouve le plus de téléphones ; il n'existerait pas moins de 700,000 appareils. Parmi les Etats européens, l'Allemagne et l'Angleterre tiennent la tête avec, respectivement, 140,000 et 116,000 appareils ; en France, on n'en compterait que 35,000, presque moitié qu'en Suède (62,000), à peine plus qu'en Suisse (30,000), juste autant qu'en Ecosse (35,000).



LA CANNE VENEZUELIENNE DE M. McKINLEY.

Le président des Etats-Unis vient de recevoir en cadeau une canne curieuse du président Andrade, du Venezuela. Elle se compose de 127 pièces de bois de l'Etat de Zulia. Cette canne est un véritable objet d'art ; elle a été apportée de France par M. Francis B. Loomis, ministre des Etats-Unis dans l'Amérique du Sud, qui passe quelque temps à Washington. M. Loomis dit que le président Andrade a beaucoup admiré la conduite de M. McKinley dans le récent conflit hispano-américain.

LA STATUE — DE — LA FAYETTE

Nous avons, à l'époque, parlé du monument que la colonie américaine à Paris se propose d'élever dans la grande capitale, à La Fayette ; et l'on sait que dans toutes les écoles des Etats-Unis, le 19 de ce mois a été observé comme le La Fayette day.

L'heureuse idée qu'ont eue les Américains d'élever, à Paris, une statue à La Fayette, en témoignage de reconnaissance pour le compagnon de Washington, et de sympathie pour la France, vient de recevoir la pleine approbation du président McKinley, ainsi qu'en témoignent les deux lettres suivantes :

Lettre de M. Revell au président McKinley.

Monsieur le Président, Au nom du Comité établi pour commémorer le souvenir du général La Fayette—Comité qui a été organisé par M. le commissaire général des Etats-Unis à l'Exposition universelle de Paris en 1900—nous avons l'honneur de vous faire savoir que l'on se propose de marquer d'une façon particulière la participation des Etats-Unis à l'Exposition de Paris en érigeant, à Paris, au nom de la jeunesse de notre pays, un monument dédié à un des premiers amis de notre liberté nationale, au général La Fayette—ce monument devant être inauguré le 4 juillet, le jour de l'Indépendance des Etats-Unis, à l'Exposition. Le comité est d'avis qu'une occasion éminemment propre se présente, à l'heure actuelle, où il sera permis au peuple américain de faire connaissance et de la venue à Washington, dont les restes sont humblement ensevelis dans le cimetière du Petit-Picpus, à Paris, recouverts d'une simple plaque de granite.

Il serait à désirer que ce monument fût une offrande spontanée de la part des étudiants et des élèves de l'Amérique. Nous croyons qu'en dirigeant ainsi leurs pensées vers cette période patriotique et pleine d'inspiration de notre histoire, une période à laquelle le général La Fayette a contribué à un degré si élevé, nous sommes d'avis que leurs idées sur les questions internationales obtiendront de la largeur, et que leur intérêt se trouvera stimulé dans la direction des grands événements des premiers jours de ce siècle naissant.

On se propose de faire reconnaître à tous les administrateurs des écoles des Etats-Unis que le jour du 19 octobre doit être reconnu comme le jour de La Fayette dans les écoles et dans les collèges, tant publics que privés, sur toute l'étendue du pays. Une partie de la journée sera consacrée à des cérémonies en rapport avec l'occasion ; en d'autres termes, l'histoire de nos efforts pour obtenir la liberté sera répétée de nouveau à nos enfants. Ceux-ci pourraient, ce jour-là, contribuer de leur aide et de leurs moyens à la mémoire du Chevalier de la liberté et du premier défenseur de l'Amérique.

Agrez, monsieur le Président, etc.

Alexandre-H. REVELL, Vice-président, "La Fayette Memorial Commission".

Réponse de M. McKinley. Executive Mansion. Washington, le 17 septembre 1898.

Monsieur, Votre lettre, écrite au nom du comité établi pour commémorer le souvenir du général La Fayette, m'a vivement intéressé, et je vois avec la plus grande satisfaction que les plans ont déjà été établis pour le monument que vous propose d'ériger à la mémoire d'un grand soldat "compatriote".

L'entreprise en est une, j'en suis persuadé, dans laquelle on ne sera que trop heureux de prendre part, et l'idée émise que les élèves des écoles, des collèges et des universités participant

aussi, dans cette occasion, n'aura pas seulement une valeur éducative par rapport à une des époques les plus importantes de l'histoire, mais perpétuera chez eux l'inspiration d'un grand idéal, d'une dévotion à de nobles principes et d'une reconnaissance publique accordée à un but sublime.

Le général La Fayette n'était qu'un jeune homme quand il épousa la cause de la liberté et de l'indépendance, tout en surmontant des obstacles considérables en s'efforçant de réaliser son dessein.

Il est donc éminemment propre que la jeunesse de l'Amérique ait sa part à cette reconnaissance de sa bonté et de sa grandeur. Je m'aperçois avec plaisir que votre Comité est d'accord sur la question d'une date à laquelle le peuple américain, sur toute l'étendue de notre continent, pourra témoigner de son intérêt dans le monument en question et de sa détermination que cette idée, qui en est maintenant à l'état d'ébauche, se trouve réalisée sur une grande échelle.

Agrez, monsieur, etc. William MCKINLEY.

Comme on le voit, les Américains donnent aux Français un témoignage de sympathie d'autant plus précieux que l'on avait tout fait pour les brouiller.

UN DISCOURS DU PAPE.

Les pèlerins français au Vatican. Au discours que M. Harmel a lu en présentant au Pape les pèlerins français, ces jours derniers, Léon XIII a répondu par une allocution qui a été lu par Mgr Croÿ.

ligieux que nous apercevons au milieu de vous et qui ont si bien mérité de la Terre-Sainte.

Puisque vous venez de faire allusion à la démocratie, voici ce qu'à ce sujet nous devons vous inculquer : Si la démocratie s'inspire des enseignements de la raison éclairée par la foi, en se tenant en garde contre de fallacieuses et subversives théories, si elle accepte avec une religieuse résignation, et comme un fait nécessaire la diversité des classes et des conditions ; si dans la recherche des solutions possibles aux multiples problèmes sociaux qui surgissent journellement, elle ne perd pas un instant de vue les règles de cette charité surhumaine que Jésus-Christ déclara être la note caractéristique des siens ; si en un mot la démocratie veut être chrétienne, elle donnera à votre patrie un avenir de paix, de prospérité et de bonheur.

Si, au contraire, elle s'abandonne à la révolution et au socialisme ; si, trompée par de folles illusions, elle se livre à des revendications destructives des lois fondamentales sur lesquelles repose tout ordre civil, l'effet immédiat sera pour la classe ouvrière elle-même la servitude, la misère et la ruine.

UNE VISITE

MAISON DE GÖTTE.

Revenant d'Allemagne ces jours derniers, écrit Paul Bourget, je m'arrêtai à Francfort pour visiter la maison natale de Goethe. Les compatriotes du poète ont eu la piété de la conserver intacte, ils y ont amassé quelques reliques recueillies un peu partout, et, sur l'arrière, ils ont construit un petit musée Goethéen, auquel le voisinage de la vieille maison donne sa pleine valeur.

Nous négligeons trop en France cette excellente habitude, qui consiste à maintenir en son entier le cadre matériel où travailla un illustre artiste. Il y a là pourtant un véritable intérêt civique. La personnalité morale d'une ville et d'un pays est faite du souvenir de leurs grands morts, et rien n'est indifférent de ce qui colore, de ce qui anime ce souvenir, de ce qui le rend présent, réel et comme concret. Il y a là aussi un haut intérêt d'enseignement.

La figure des enoses au milieu desquelles récut un noble écrivain se raccorde à son œuvre pour la compléter et l'éclairer. Nulle part le rapport exact de l'artiste avec son milieu, cette recherche propre de la critique moderne, ne se perçoit avec plus d'aisance, plus de sûreté qu'au contact des objets qu'il a regardés, maniés, utilisés. Ce fut tout le travail de Sainte-Beuve d'obtenir à force de documents ce phénomène de résurrection rétrospective que procurent au visiteur d'un après-midi quelques meubles entre de vieux murs.

De nières nouvelles de Behanzin.

Behanzin est toujours à la Martinique et y jouit paisiblement d'une assez bonne santé et de douze mille francs de rente que lui octroie le gouvernement français. Le médecin qui le visite régulièrement assure que sa santé est surtout soutenue par l'espérance qu'il entretient de rentrer dans son royaume et d'y régner encore sous le protectorat français. Behanzin ne peut pas et ne veut pas admettre que son frère puisse

être roi. On n'est pas roi, selon lui, parce qu'on règne. On est roi par droit de naissance et il l'est de façon indiscutable.

En attendant son nouvel avènement et la frégate qui doit le reconduire dans ses Etats, Behanzin fume tranquillement sa pipe et ses femmes caquettent religieusement et fréquemment sa bouche avec une lingette blanche.

Le roi déchu et exilé, a marié récemment l'une de ses filles à son bourreau, qui l'a accompagné dans l'exil.

AMUSEMENTS.

Théâtre St Charles.

La troupe Hopkins fait toujours florès au St Charles avec "Fencliffé," joué par toute la troupe, et surtout avec Papinta, réengagée pour une troisième semaine, à la grande joie du public, ainsi que Pete Baker et bien d'autres qui tour à tour paraissent devant le public et enlèvent ses bravos.

Dimanche, première d'une exotente comédie, "Our Boys," de H. J. Byron. Une semaine qui s'annonce bien.

Tulane et Crescent Theatres.

Au Crescent, les minstrels Field obtiennent un prodigieux succès. Hier soir, salle comble. Il en sera de même aujourd'hui, en matinée, et ce soir, pour leur représentation d'adieu. Il est vraiment dommage qu'ils nous quittent si tôt, au beau milieu de leur succès ; ils plaisaient tant au public et faisaient de si belles sautes !

Au Tulane, M. N. C. Goodwin et Miss Maxine Elliott ont tellement réussi, qu'ils sont réengagés pour une seconde semaine. A "Nathan Hale," qui a si profondément ému le public, va succéder "David Garrick," et une autre pièce que nous ne connaissons pas "Silent System," mais dont on dit le plus grand bien, et où M. Goodwin exécute de véritables merveilles de pantomime.

Grand Opéra House.

Il est bien entendu que, cette année, au Grand Opéra House, on ne joue que la haute comédie des pièces littéraires. M. Greenwood peut nous procurer ce plaisir ; il a une troupe qui lui permet de faire à "Les Atrasty," chef-d'œuvre de Boucicault, nous allons voir succéder "The Great Unknown," une des meilleures pièces de Aug. Daly. Une grande partie des places ont été retenues d'avance. Le "Great Unknown," est, en effet, "Unknown" à la Nouvelle-Orléans.

Séance conjointe des plénipotentiaires de paix.

Paris, France, 21 octobre.—La séance conjointe des plénipotentiaires de paix américains et espagnols a duré aujourd'hui de deux heures à quatre heures 30 de l'après-midi. Pendant ce temps les commissaires ont discuté la deuxième série des arguments écrits mis en avant par les Espagnols dans le but de décider les Américains à assurer et la dette cubaine.

Aucune décision n'a été prise, et la question cubaine sera de nouveau discutée à une séance conjointe lundi prochain.

Jusqu'à aujourd'hui les plénipotentiaires de paix se sont réunis sept fois en séance conjointe. Quatre séances ont été consacrées à la discussion du premier article du protocole. Deux semaines se sont écoulées et on n'a obtenu aucun résultat. Les commissaires américains ont écouté attentivement les arguments mis en avant par les Espagnols, mais ils n'ont pas changé l'attitude qu'ils ont prise tout d'abord et ont refusé de discuter la question de la dette cubaine.

te ! Ils étaient innocents tous les deux. Mais on ne les croirait pas. Là-bas, il y avait le poignard. ... Ici les rendez-vous la nuit. C'était la fin de tout.

Comme si Juste lisait sur le front de sa femme ses pensées et qu'il eût voulu agrandir les blessures dont la malheureuse souffrait, il ajouta avec une sorte d'insistance méchante : —Pour moi, c'est lui, c'est bien lui ! Ce ne peut être que lui ! ... Il y a tout contre lui. Il assistait à un mariage, et pendant le bal, il est resté seul, près de vingt minutes. ... enfermé avec Mme de Poméry.

—Ah ! fit Liliane avec effort, vingt minutes... avec cette femme ? De nouveau, la jalousie, tous les doutes mordirent de leurs dents cruelles. —Vingt minutes, dit Juste. Il l'a avoué.

—Ah ! fit Liliane avec effort, vingt minutes... avec cette femme ? De nouveau, la jalousie, tous les doutes mordirent de leurs dents cruelles. —Vingt minutes, dit Juste. Il l'a avoué.

que chose. Ah ! ah ! je saurai ce qu'il y a ! Il conrnt appeler la bonne et montrant sa femme étendue : —Madame vient de se trouver mal. Des sales, vite vite ! La domestique jeta sur son maître un regard de surprise et de curiosité et disparut dans la maison.

Quand Liliane reprit ses sens, il lui sembla qu'elle sortait d'un mauvais rêve... d'un horrible cauchemar. Paul arrêté, accusé d'un crime odieux, d'un assassinat, et ne pouvant se laver de cette accusation infamante qu'en révélant le secret de leur amour, de leur amour qui serait sali, calomnié... quelle épouvantable chose ! quel terrible réveil au bonheur dans lequel ils s'endorment ! ... Et pourquoi cela ? D'où leur venait cette cruauté éprouvée ? Qui avait commis ce crime ! Les hommes sans doute qui avaient attaqué Paul, qui lui avaient volé l'arme fatale.

Mais une volonté guidait ces hommes. Une main leur indiquait le chemin à suivre pour perdre Paul, pour la perdre elle. Quelle était cette main ? La main peut-être de la femme... de la rivale abhorrée. ... Paul la redoutait. Paul en avait peur. —Oh ! fit-il avec des yeux étincelants de haine, il y a quelque chose sûrement il y a quel-

te ! Ils étaient innocents tous les deux. Mais on ne les croirait pas. Là-bas, il y avait le poignard. ... Ici les rendez-vous la nuit. C'était la fin de tout.

A cette idée des larmes jaillirent des yeux de la malheureuse femme, pressées, abondantes, et cela la soulagea. Elle savait bien qu'elle ne laisserait pas condamner Paul, qu'elle s'exposerait à la calomnie, au déshonneur, à la vengeance impitoyable de son mari, au mépris peut-être de sa fille, plus tard, plutôt que de laisser commettre cette iniquité. Cela ne faisait pas l'ombre d'un doute.

Elle songeait déjà à partir, à aller trouver son beau-père. Elle se levait même pour cela, quand elle vit peser sur elle le regard implacable de son mari. Elle retomba sur son siège, brisée, sans force.

Juste, très pâle, la chair frémillante, les yeux cruels et durs, observait depuis un instant la malheureuse femme, sans un mot, les bras sur la poitrine, dans l'attitude d'un juge ou d'un vengeur.

Il dit, en la tenant sous lui courbée, blanche d'épouvante : —Tu vas me dire maintenant que qu'il y a eu entre toi et cet homme ! —Mais rien, répondit-elle toute tremblante. —Que penses-tu, que crois-tu ? —On ne s'embrasse pas ainsi, fit le mari violemment... pour un homme qui vous est étranger.

Elle leva les yeux au ciel. —Mon amant ! Et elle joignit les mains en manière de protestation.

Ce mouvement acheva de l'épouvaner. —Où, hurla-t-il, ton amant, geusse, ton amant ! On ne s'embrasse pas parce qu'un homme qu'on ne connaît pas tombe, parce qu'un homme qu'on ne connaît pas est arrêté ! ... Cet homme est ton amant ! Elle protesta doucement.

—Je n'ai pas d'amant. M. de Lagarde n'est pas mon amant. Je n'ai, grâce au ciel, aucune faute à me reprocher, et toutes les accusations qu'on porte contre moi sont des calomnies. —Je suis pure, digne de ma fille. —Jamais mon enfant n'aura à rougir de sa mère.

Elle avait, en prononçant ces paroles, levé les yeux au ciel, des yeux de sainte, de martyre. —Malgré lui, malgré son indifférence et son abrutissement, Juste se sentit troublé. —Soit, fit-il, tu ne veux rien dire, mais je saurai le fin mot de cette affaire ! Allons, dinons ! La nuit était tout à fait venue. La bonne apporta une lampe et commença à servir. On avait donné Reine à sa mère, et celle-ci tenait la petite sur ses bras pour la faire manger. Elle, elle ne mangeait pas.—Elle avait la gorge si serrée que pas une bouchée de nourriture n'eût pu passer. Elle pensait à ce qu'elle de-

vait faire, à ce qui allait advenir. Déjà elle était accusée, condamnée même par son mari, sans qu'il sût. Quand il connaîtrait tout, les rendez-vous la nuit, comment pourrait-il croire à l'innocence de ces rendez-vous ? Non, non, personne n'y croirait. C'était fini. Elle était perdue. Perdue de réputation, déshonorée à jamais. Juste serait impitoyable, la poursuivrait d'une haine sans merci. Elle voyait cela à son attitude, au froncement sombre de ses sourcils, à la menace brutale de son regard. Il pourrait la faire condamner, la chasser comme adultère.

Et sa fille ! Elle n'y avait pas songé. Sa fille... on pouvait la lui prendre. A cette pensée, elle poussa un cri et serra la petite dans ses bras éperdus.

Juste sembla deviner à ce moment, à cette terreur subite ce qui se passait en elle. Un sourire horrible passa sur sa face jaune et il pensa : —Je la tiens ! Et il continua à manger sans plus s'occuper d'elle. Il était rassuré sur le sort de sa vengeance.

Après le dîner, Liliane monta coucher sa fille et s'enferma dans sa chambre. Elle avait les yeux rougis par les pleurs, et son cœur était si serré qu'elle croyait par moments qu'elle allait mourir. Dans ces accès de faiblesse, elle serrait

son enfant contre elle avec un redoublement de tendresse, et une nouvelle crise de larmes inondait ses joues.

Elle se représentait ce qu'elle allait faire le lendemain. Elle se rendrait là-bas, au Palais. Elle demanderait son beau-père et elle lui confesserait tout, —que Paul était près d'elle au moment du meurtre de M. de Poméry,—qu'il était innocent de ce crime,—qu'il n'avait pas voulu parler pour ne pas la compromettre.

Mais la croirait-on ? Si on ne la croirait pas ! Cette idée la glaça d'épouvante. Et si on la croyait, que dirait-elle ? —Que Paul était son ami, un simple ami. Un ami qu'on reçoit la nuit. —Nul n'ajouterait foi à ses paroles. Tout le monde crierait : C'est son amant ! son amant !

Elle courba la tête et ferma les yeux. De quelque côté qu'elle se tournât, c'était la douleur... la fin de ses rêves, une lutte odieuse, horrible, contre la méchanceté et la haine... Si elle n'avait pas sa fille à défendre, à protéger, avec quel plaisir elle mourrait ! Reine était couchée et dormait. Elle restait immobile près de son berceau, perdue dans ses pensées. Elle regardait machinalement l'enfant dormir, toute rose, avec de légères gouttes de

larmes perlant aux tempes. De temps en temps l'enfant agita ses petites mains comme pour chasser les rêves, et elle riait à sa mère ou aux anges. Qu'elle était jolie ! Ses boucles blondes, légèrement humides, sortaient de son petit bonnet et couraient sur son front qu'elles entouraient d'une couronne dorée.

Et c'est cet ange qu'on lui prendrait, cet ange dont on la séparerait ! Non, non, jamais ! Elle se dressa, effrayante et terrible, prête à braver toutes les fureurs. Pour sa fille, elle trouvait du courage et des forces. Elle les écraiserait toutes, les calomnies ! ... Et elle alla respirer à la fenêtre un peu d'air frais.

A ce moment, on frappa doucement à la porte. Elle eut un geste de surprise et courut demander : —Qui est là ? —Moi, Juste. Son mari ! Que voulait-il ? A continuer.

Has been used for over FIFTY YEARS BY MILLIONS OF MOTHERS for their CHILDREN WHILE TEETHING with PERMANENT SUCCESS IT SOOTHES THE CHILD, SOFTENS THE GUMS, ALLAYS ALL PAIN, CURES WIND COLIC, and is the best remedy for DIARRHEA. Sold by Druggists in every part of the world. Be sure and ask for Mrs. Winslow's Soothing Syrup, and use no other kind. Twenty-five cents a bottle.